

TEXTE SIDONIE BERTIN

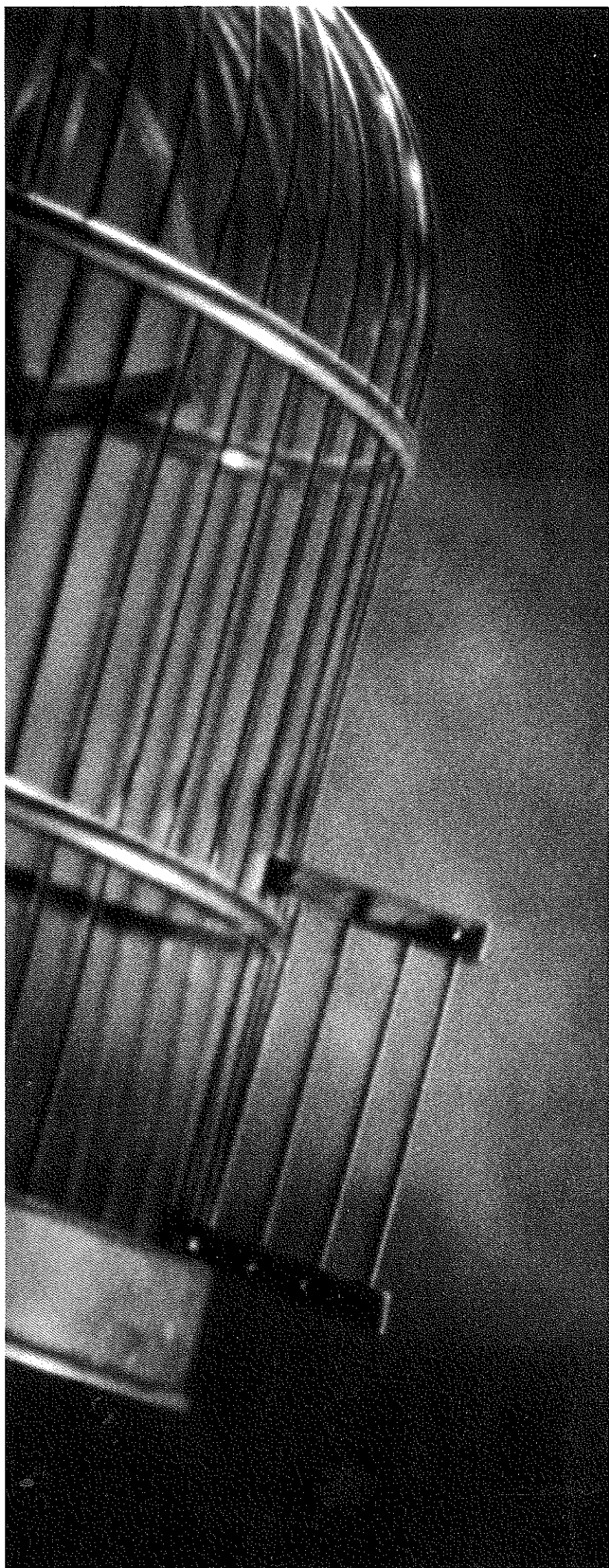
UNE PLUME POUR S'EVADER

Lifespark et le Courrier de Bovet sont deux associations qui permettent de correspondre avec des détenus. Les lettres aident les condamnés à ne pas dépérir, à rompre l'isolement, à préserver un lien avec l'extérieur ou à se sentir exister, tout simplement. Du fond du couloir de la mort américain, ils sont des dizaines à attendre que des volontaires leur tendent une plume.

« Après cinq ans passés derrière des murs et des barreaux, tout homme se met à ressembler, je dirais presque à penser, comme un mur et un barreau. Ceux qui s'arment un jour d'un stylo sont sauvés. Par les passages secrets que dessine l'encre ils retrouvent les voies menant au rêve, à la révolte et au monde. » L'écrivain français René Frégni sait de quoi il parle. C'est à 19 ans, alors qu'il purgeait une peine de six mois pour désertion, qu'il a découvert le pouvoir des mots. Coupé du monde, il se mit à écrire des poèmes. *« Pendant six mois, mon cachot fut peuplé d'amis perdus et de femmes éblouissantes. »* Sa vocation d'écrivain était née.

Si tous les détenus n'ont ni l'éducation ni le talent nécessaires pour se lancer en littérature, une grande partie d'entre eux peut néanmoins s'évader mentalement le temps d'un courrier. Une démarche qu'encouragent des associations telles que Lifespark, en Suisse, ou le Courrier de Bovet, en France. L'une comme l'autre mettent en relation des prisonniers désireux de correspondre avec des hommes et des femmes libres. La première facilite la correspondance avec des condamnés à mort américains. La seconde fait le même travail dans les prisons françaises, avec des personnes purgeant des peines plus ou moins longues, tout en garantissant l'anonymat de ses 1200 adhérents.

Ces deux organismes poursuivent le même objectif : donner aux prisonniers la possibilité de maintenir un lien avec l'extérieur. Indispensable en vue d'une réinsertion ; vital pour supporter l'attente de l'injection létale. Du fond de sa cellule des Baumettes, Claude ne





dément pas : « Dans la vie carcérale, il y a deux choses primordiales, ce ne sont pas des choses, d'ailleurs, ce sont des bols d'air pur : le parler et le courrier ». Charles Nealy, de l'autre côté de l'Atlantique, lui répondait en écho, avant d'être exécuté le 20 mars 2007 : « Chaque lettre apporte un rayon de soleil ». Un de ses compagnons d'infortune renchérit : « Le système veut non seulement nous tuer, mais aussi détruire notre âme, notre désir de vivre ; vous êtes devenus notre lumière, une lumière de force, d'espoir, de joie, une lumière de liberté... ».

LIBRES DANS L'ENCRE

Catherine Daum, présidente du Courrier de Bovet, correspond avec quatre détenus en France et trois autres dans les couloirs de la mort des États-Unis. « En leur écrivant, explique-t-elle, on les reconnaît en tant qu'êtres humains, on leur apporte de l'imaginaire, on les ouvre à un monde qui leur est étranger, on leur montre qu'on n'est pas tous "pourris". Je pense que ça peut aider à la réinsertion, ça peut redonner le courage et l'énergie de se réinvestir, après. »

Recevoir ou écrire une lettre, c'est aussi tuer le temps. « Dans le couloir de la mort, c'est l'ennui total », résume Paul Felder, l'un des 44 membres masculins de Lifespark (sur 304), dont il est aussi caissier et coordinateur pour la Suisse romande. Dans ces minuscules cellules individuelles, où il n'est pas rare de croupir vingt ans avant d'être assassiné par l'administration (1174 personnes ont été punies par la mort aux États-Unis depuis 1976, 38 depuis début 2009), pas grand-chose ne vient rompre la monotonie des semaines. Une simple lettre prend, dans ces conditions, une tout autre dimension. « Nombreux sont ceux qui n'ont plus de relations avec leur famille, poursuit Paul Felder. Ils n'ont pas de contact non plus avec les autres prisonniers : seuls dans leurs cellules, ils sont aussi seuls, au Texas notamment, lorsqu'ils sortent une heure par jour se promener dans la cour grillagée. »

Abolitionniste convaincu, Paul Felder correspond depuis 2005 avec Marbel, enfermé en Floride. « Il attend toujours mes lettres et me répond très rapidement. Nous nous écrivons une fois par semaine. Il a 42 ans et j'en ai 68, il pourrait être mon fils... Au fil du temps, j'ai acquis une certaine autorité sur lui. Je le conseille, je l'écoute et il m'écoute. Notre relation est faite de respect mutuel, je ne le juge jamais. » Paul explique la Suisse, le Léman, la France, ses vacances, sa famille, etc. Ils discutent de leurs lectures, des émissions télévisées qui les ont intéressés. Marbel fait entrer Paul dans un univers dont il ne soupçonnait pas l'existence. « Ici, en Suisse, on est privilégié, on n'a pas besoin de commettre de crime pour survivre », lâche-t-il pudiquement. Les deux hommes restent cependant en-deçà de la relation intime.

Catherine Daum, peut-être parce qu'elle est femme, peut-être parce qu'elle est psychologue de métier, y est parvenue. Elle se souvient des mots bouleversants d'Anthony, quelques jours avant qu'il ne reçoive l'injection fatale : « Il m'a raconté comment il se préparait à être exécuté. C'était la fin d'un échange d'une richesse incroyable qui a duré trois ans ». L'épilogue fut ensuite écrit en lettres de sang. *RIN*